

Zeitschrift: Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil
Band: 9 (1941)
Heft: 9

Artikel: Le reveil des sens
Autor: C.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-563313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE REVEIL DES SENS

Dans la première partie de son livre „Les Hors-Série“ Georges Ernault nous met en présence des joies et tristesses, des succès et défaillances d'un adolescent. Il dépeint un jeune-homme incompris et déclassé qui, petit à petit, grâce à l'encouragement d'une amitié inattendue, parvient à gagner une première place parmi ses camarades.

Ernault ne nous parle point d'un jeune-homme extraordinaire, au contraire, son héros est sensuel et faible, mais jamais vilain. Nous ne pouvons empêcher d'aimer cet adolescent, parce qu'il est doux et confiant envers son ami et peut-être surtout — parce qu'il nous rappelle un peu notre propre jeunesse et les rêves qui nous étaient chers à cette époque.

7 Septembre 1941.

C. W.

— L'année scolaire s'acheva. Oh! la mélancolique promenade la veille des vacances. Le lendemain départ général pour deux mois. Il ne nous restait que quelques heures de présence et d'intimité. Nous revenions de Wimereux à Boulogne, par la plage, à marée basse. On allait par groupes, aussi lentement que possible pour retarder la rentrée au Collège. Nous nous étions isolés, Bernard et moi, et nous marchions sans parler. Nous avons tant de choses à nous dire et nous comprenions tant l'inanité de nos pauvres paroles. Je parvins cependant à surmonter mon accablement.

— Bernard, je voudrais te dire tout ce que je te dois et tout ce que tu as fait pour moi depuis un an. Tu m'as appris la joie de vivre, la joie de travailler... et la joie d'aimer.

— Tais-toi, Jean, tu ne me dois rien. Je t'ai aidé de mon mieux par devoir et par sympathie. J'ai reçu ma récompense. Les fruits ont dépassé les promesses des fleurs. Je te vois bien triste, mon petit Jean, et je voudrais distraire tes pensées.

— Deux mois de séparation, Bernard, que vais-je devenir sans toi?

— Deux mois de séparation, la belle affaire! quand il y a perspective du retour, de longues années de présence et d'intimité. Etrange ami, que je ne connaîtrai jamais complètement. Mais qui peut se vanter de déchiffrer l'énigme qu'est le coeur humain? —

* * *

— Jean à Bernard: —

1er Septembre! Encore quinze jours de plus depuis notre séparation et quinze jours qui me rapprochent de toi, mon Bernard! Tu souris? Ecoute ma vie profonde. Une seule pensée: toi. Un seul désir: toi. De l'indifférence pour tout ce qui n'est pas toi. De l'hostilité et du dégoût pour tous gestes accomplis sans toi. Et moi, qui accusais le ciel de ma solitude et de mon abandon. Comme si je n'aurais pas dû savoir que tu viendrais, que tu ne pouvais pas ne pas venir et qu'au jour dit, proche, nous nous rencontrerions.

„Ce lien qui nous attache l'un à l'autre est d'autant plus solide qu'il est, de nature, spirituel. Si comme pour le jeune homme de l'Évangile: Jésus le regarda et l'aima, le premier contact suffit à fixer nos destinées, c'est par le truchement idéal de l'étude et du commerce quotidien de nos intelligences que peu à peu s'épanouit cette divine communion de nos âmes.

Spirituel? C'était vrai hier, l'est-ce encore tout à fait aujourd'hui? Écoute, Bernard, il me faut te faire une confession. — Tu sais quel désastre fut pour nous la perte d'Ivry. Où passer désormais les vacances? Découragée, ma mère ne pouvait se décider à quitter Cambrai. Enfin, après bien des tergiversations elle opta pour Bonsecours. C'est un délicieux petit pays sur la frontière belge. Une forêt l'enserme de ses hautes murailles vertes. Nous n'allâmes pas à Bonsecours directement, car ma mère voulait consulter un ancien magistrat à Amiens. Cet entretien ne m'intéressant pas, j'obtins l'autorisation de me promener pendant deux heures tout seul. Depuis longtemps je caressais l'idée de visiter un musée. A Cambrai ce n'était pas possible car dans ma famille on était d'opinion qu'on voyait dans ces lieux là des choses inconvenantes qui blessent la morale et la décence.

Le musée de Picardie à Amiens est un véritable palais, bien dégagé, au milieu d'un jardin à la Française avec bassins et jets d'eau. En y pénétrant on se sent pris dans une ambiance recueillie de sanctuaire. La lumière n'arrive que tamisée des hautes verrières. Le lourd silence vous étreint. On est prêt à communier dans la beauté.

Quel saisissement, mon Bernard, dans le hall d'entrée devant les deux bronzes de Gugnot. A droit Corybanie tape sur son bouclier pour étouffer les cris de Jupiter enfant. A gauche, un faune chasseur brandit triomphalement un lièvre qu'il a forcé à la course. Jamais je m'étais trouvé devant un homme nu. Souvent, sous l'étoffe légère du pantalon ou de la chemise, les formes se dessinaient si précises qu'il m'était facile d'imaginer tel détail, telle particularité. Mais il y a loin du rêve à la réalité et de me trouver face à face avec ces statues si vivantes m'émut profondément. Que c'est beau un homme! Quelle manifestation de force, d'autorité, de puissance, de douceur et d'intelligence. J'envie les sculpteurs qui peuvent détailler toutes les perfections de l'organisme humain. Mon œil profane ne voyait qu'un ensemble qui était une harmonie et un charme.

Et voici, à force de la fixer, la figure de Corybanie se transforma. Les traits prirent une personnalité nouvelle — que je reconnus. C'était mon guide des souterrains de Cambrai, Gonzalve. Le chasseur à son tour changeait de physionomie. Ces yeux cette bouche, ce nez? Louis Plénois, d'Ivry. Tous les deux m'épiaient curieusement. Quels allaient être mes réflexes? Je les regardais avidement. C'étaient bien eux, mais je les voyais avec d'autres yeux et des choses lointaines affluaient à ma mémoire — que j'entendais autrement!

Je m'éloignai. Déjà une seule pensée dirigeait mes pas. J'allais te découvrir toi aussi, mon amour, parmi les innombrables chefs-d'oeuvre qui peuplent la grande salle du rez-de-chaussée. Délaissant le discobole, l'enfant dessinant de Giotto, Narcisse, je m'arrêtai devant le jeune prisonnier gaulois de Bertaux. C'est toi. Tout de suite je te reconnais. C'est ton corps svelte et nonchalant, ton cou flexible, ta tête rude et altière des primitifs. Le grain de la pierre est si fine que j'ai envie de l'effleurer dans la folie de caresser ta chair diaphane.

— Voilà ma confession, Bernard. Je sais que je t'aime maintenant d'une autre façon. Est-ce mal? Ton beau corps nu est comme l'ostensoir vers qui convergent toutes mes pensées, tous mes élans, toutes mes extases — et l'offrande volontaire de tout moi-même.

* * *

Octobre arriva. Un octobre qui fut le prolongement doré d'un merveilleux été. Perché sur sa colline notre cher Collège, portes et fenêtres toutes grandes ouvertes, nous accueillait affectueusement. Amertume des rentrées adoucie par la joie de se retrouver. Pour moi rien ne comptait que Bernard et le revoir était une fête indescriptible.

Je ne cessais de l'examiner. Il avait grandi. Il s'était développé. Son uniforme en témoignait qui serrait et emprisonnait ses membres robustes. Alors qu'il me parlait, ce que je redoutais et souhaitais à la fois, se manifesta. Le collégien s'évanouit — le jeune Gaulois captif était à mes côtés!

Vit-il mon trouble? L'attribua-t-il uniquement au plaisir extrême que j'éprouvais de le revoir, de le serrer dans mes bras après deux mois de séparation? Il se montra le plus tendre des amis, le plus pressant des amants et c'est dans une indicible allégresse et sous les plus heureux auspices que je commençai le nouveau semestre.

Sonnet

Un visage de femme, peint par la nature elle même,
Est le tien; ô toi, le maître-maîtresse de ma passion
Un doux coeur de femme aussi; mais la rouerie,
N'entre jamais, dans ton coeur à toi.
Un regard bien plus brillant que les leurs,
Et dédaignant les artificielles oeillades,
Un regard, dont le feu brûle les hommes et les femmes
Et pour être femme, peut-être étais - tu créé
Lorsque la nature se ravisa soudain
Et corrigea son oeuvre pour mon malheur....

Shakespeare, Sonnet 20